Da Mo

L'hagiographie bouddhiste fait grand cas de Da Mo, révéré comme le père spirituel du bouddhisme zen, vingt-huitième patriarche après Sakyamuni et premier patriarche du chan (zen) en Chine. En chinois le nom complet est Pu Ti Da Mo ; Il est Boddhidharma en sanscrit et (Bodai) Daruma en japonais. Originaire d'une famille royale de l'Inde du Sud, élève du patriarche Pradjnatara, il serait arrivé en Chine en 520 ou 526. Invité à Nankin par l'empereur Wu Di de la dynastie des Liang, il aurait eu avec ce dernier un entretien dont la littérature et l'histoire ont transmis (?) la teneur. C'est l'empereur qui mène la conversation :

J'ai fait construire de nombreux temples, j'ai fait traduire de nombreux textes, j'ai aidé la communauté des moines. Quels sont mes mérites ?

Aucun mérite. Rien

Pourquoi ?

Vos mérites sont la source de vos illusions et de vos désirs. Vous poursuivez une chimère !

Mais alors, qu'y a-t-il de vrai ?

La pure sagesse est admirable et parfaite dans sa réalisation car elle est sereine et insubstanciée.

Alors quel est le sens profond de la Sainte Vérité ?

Le vide sans fond.

Mais qui donc ai-je en face de moi ?

Personne, conclut Boddhidharma (On connaît plusieurs variantes dans ce texte qui inspira de nombreux *koan* de l'école subitiste)

On comprendra que Da Mo dut se retirer précipitamment. Il se retira au monastère de Shaolin, désormais de glorieuse mémoire, où il passa neuf ans en méditation devant le mur d'une grotte. Cet exploit lui valu le respect des moines et des foules, le surnom de Monsieur Regarde-le-Mur et le solide crédit d'avoir créé les arts martiaux et le travail du souffle (qigong)

A tous ces titres suprêmement glorieux, celui qui fit la traversée du Yangzi sur un roseau est devenu un des grands sujets de la peinture chinoise, coréenne et japonaise comme en témoignent les vignettes dans ces pages qui vont de l'académique au plus ou moins inspiré. Si le zen est un doigt pointé sur la bouddhéité que chaque être porte en lui, alors c'est le regard derrière ce doigt qui compte, c'est ce regard qui anime tous ces portraits non-conformistes, scrutateurs et rigolards derrière la sévérité.

Tout autre et totalement inspiré est le portrait en pied de cet immortel qui est dû au pinceau, immortel lui aussi, de Liang Kai (13ème siècle, peinture exposée au Musée national du Palais à Taipei)
On aime y voir un moine, frère de grotte de Da Mo, frère aussi de Liang Kai qui quitta les conforts de l'Académie impériale pour les rigueurs d'un temple zen, peut-être Da Mo lui-même quittant la grotte de la méditation de neuf ans et retournant au monde.
Est-ce le regard qui les rassemble tous, le regard aveugle des voyants ?

Pourtant dans cette peinture si fort aimée qu'on la classera dans le musée mondial de l'imaginaire, c'est notre regard qui est habité par l'intensité de la présence du personnage. Approchons-nous.

Ils sont nombreux les personnages iconoclastes et les illuminés du pinceau et les peintres irrespectueux à se donner la main pour la grande danse des fous de la vérité. Leurs traces sur le papier constituent une galerie dont la visite mène à soi.